



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

MODE DE LONGCHAMP. — Chapeau en gros de Naples et Bonnet en blonde des magasins de Mme Arundel, rue de Ménars, n. 8. Robe en foulard des magasins de M. Burty, rue Richelieu, n. 89, façon de Mme Minette, rue de Rivoli, n. 34.

### MODES.

Qui nous eût dit, il y a quelques années, qu'une femme de dix-huit ans, pour suivre les exigences de la mode, aurait dû revêtir une robe de *pekin chiné*, mettre sur son cou une *fontange*, à ses bras des mitaines de *filet*, à son corsage un *point d'Alençon*; qui nous eût dit tout cela nous eût paru un pronostiqueur bien plaisant, et cependant ce n'eût été que la sage prévision de l'avenir; car voilà nos modes revenues, après avoir parcouru tout leur cercle, à ces inventions qui nous semblaient si ridicules! Aujourd'hui, plus nous nous rapprochons de nos aïeules, et plus nous nous trouvons charmantes. Les couturières et les marchandes de nou-

veautés nous ont servies à souhait en reproduisant les formes et les dessins du siècle passé; mais nos modistes ont heureusement compris qu'il n'y avait point d'imitation qui puisse valoir les grâces de leurs modernes compositions. Qui pourrait à la vérité remplacer le charme de ces deux délicieux chapeaux en paille de riz que portaient l'autre soir, à l'Opéra, M<sup>mes</sup> de L... et de V..., et qui, dans l'élégance de leur coupe et de leurs ornements, faisaient reconnaître les magasins de M<sup>me</sup> La Rochelle \*, où ils avaient été créés? Nous voulons les citer aujourd'hui comme modèles, parce que rien ne nous a paru plus frais, plus printems, plus léger : quelque peu de

\* Rue de Choiseul, n° 2.



fleurs sur la passe, quelque peu en dessous ; mais tout cela joli, bien entendu, allant à ravir ! M<sup>me</sup> La Rochelle n'a pas fait exécuter avec moins de succès des capotes en crêpe, en pou de soie glacé, et en toutes ces étoffes de soie employées aujourd'hui par nos modistes. Nous dirons aussi un mot sur ses petits bonnets en blonde, parce qu'ils ont toute la simplicité, la légèreté qui conviennent aux modes de cette saison. En général, les fleurs comme les rubans se placent très-bas de chaque côté des joues, et retombent sur le visage, en s'entremêlant dans la blonde. Cette *manière* va décidément très-bien ; elle est adoptée même pour les bonnets de lingerie que l'on ne garnit guère plus qu'avec des coques de ruban de taffetas glacé.

**CHAPEAUX.** — Les pailles d'Italie se portent plus grands que les autres chapeaux. On les orne de fleurs, de rubans de taffetas ; et, lorsqu'on veut les rendre plus parés, de plumes blanches, ornement qui revient chaque année, et qui chaque année est de bon goût.

— Les chapeaux *paillassons* sont si nombreux, si généralement portés, que nous n'en parlerons plus comme d'une mode, mais comme d'un objet de nécessité tout-à-fait convenable à la campagne et aux courses du matin.

— Il est souvent entre les noms et les choses d'heureuses analogies dont la mode s'empare pour qualifier ses plus gracieuses inventions. C'est ainsi que jamais le nom de Taglioni ne fut mieux appliqué qu'à de certaines petites capotes en tulle et ruban, exécutées chez M<sup>me</sup> Voulant \*. Nous avons vu de jolies figures de femme qui, environnées de ce tulle transparent, de ces rubans bleu azuré et de ce voile léger, qui constituent la capote Taglioni, paraissent comme au milieu d'un nuage de printemps. Ce fut une piquante idée que de réunir tous les éléments les plus vaporeux de la mode pour donner à une coif-

fure le nom de notre gracieuse sylphide.

Ce voile en tulle de soie, dont les bords sont ornés de dessins brodés en soie de couleur semblable à celle des rubans qui forment les nœuds, est d'une coquetterie charmante. Le même goût se retrouve dans la disposition d'autres modes appartenant au même magasin. Les pailles de riz toutes simples, n'ayant qu'un seul ruban sur la forme et dessous la passe, des bouquets de petites roses qui retombent sur les joues, comme des coiffures à la Mancini, sont bien la plus gracieuse des modes. D'autres chapeaux, ornés de bouquets de plumes nuées jaune et blanc, des capotes en gros d'été broché en blanc, des coupes et des arrangements tout-à-fait convenables aux chapeaux en grosses tresses de paille, prouvent que M<sup>me</sup> Voulant a su porter du goût depuis l'élégante capote Taglioni jusqu'au modeste *paillasson*.

**ROBES.** — Les robes d'été sont maintenant apparues en assez grand nombre pour juger que leur forme ne sera pas autrement variée. Les manches se portent plutôt larges et froncées au poignet, mais celles collantes sur l'avant-bras ne sont point encore hors de mode. La manière d'attacher les plis au haut de la manche est plus ou moins gracieuse. Ce sont trois ou cinq pointes qui forment la *pièce* plate qui entoure l'épaule et autour desquels sont froncés les plis, ou bien un demi-cercle découpé en coquilles qui soutiennent également les plis. Les robes en étoffes parées peuvent avoir des manches à double sabot comme celles que l'on portait cet hiver, parce qu'avec ces robes on met des mitaines de dentelle noire ou blanche : on fait de magnifiques caneizouts en point pour porter avec ces toilettes.

— Des redingotes en gros de Naples à corsage décolleté, autour duquel rabat une petite pélerine qui se prolonge en pointe vers la ceinture par devant, forment de jolis négligés. On met en dedans du corsage une guimpe de mousseline brodée, bordée au-

\* Rue Richelieu.



tour du cou par une valencienne froncée. Les manchettes en mousseline brodée, garnies de valencienne, rabattent sur le bas de la manche. Le jupon, très-ample et à plis à doubles crevés, se ferme sur le côté par une rangée de nœuds. La ceinture est nouée également sur le côté. La pélerine autour du corsage, garnie de liserés.

*Étoffes.* — Au milieu de tous les noms nouveaux qui décorent les étoffes de cette année, les mousselines de laine n'ont point perdu leur faveur, et peuvent compter parmi les plus jolis costumes d'été. Celles que l'on voit aux magasins de la *Caravane* suffiraient pour les réhabiliter, si leur règne avait pâli; car il est difficile d'offrir une plus grande perfection de dessins et de nuances. Ce tissu n'est pas le seul qui se fasse distinguer par un choix heureux dans les mêmes magasins. Les foulards, les poux de soie, les droguets, les moires et soieries de tous genres, avec leurs noms baroques, répondent à toutes les fantaisies des modes d'aujourd'hui. Nous citerons particulièrement un article qui, par sa simplicité, convient parfaitement aux toilettes de campagne : ce sont les jacons imprimés à dessins de foulards. Ces dessins, placés dans des médaillons fond blanc, jetés sur un fond vert, bleu, brun, etc., sont d'un charmant effet, et correspondent, par leur nouveauté, aux mousselines et autres jacons. Nous rappellerons aussi le bel assortiment de cachemires de l'Inde qui se fait remarquer chez M. Brousse \*, et les cachemires *travail de l'Inde*, dont la perfection est devenue vraiment une gloire nationale.

*Lingerie.* — On porte beaucoup de petites manchettes en batiste, ayant un ourlet piqué, garni de valencienne et rabattant sur le bas des manches.

— Les canezouts n'ont pas de garnitures autour du cou; une seule dentelle froncée ou à plat.

\* *A la Caravane*, rue Richelieu, au coin de la rue Feydeau.

## Une Scène de Nuit.

Les étoiles brillaient au ciel et ces mondes inconnus unissaient leurs feux purs à la lumière argentée de la lune; les vents légers du soir apportaient sur leurs ailes les premières émanations du printemps, elle glissaient rapides et embaumées sur les places et dans les rues; un silence auguste augmentait la majesté de la nuit, et permettait à l'âme méditative de s'élever jusqu'aux régions où, sans doute, les passions des hommes n'ont plus accès.

Le jour avait été beau comme la soirée était sereine, et pourtant l'astre-roi avait éclairé des victimes et leurs bourreaux.

Les premiers dirent un noble adieu à cette nature printannière qui parlait de bonheur à leurs derniers momens; les autres restèrent insensibles à ses inspirations touchantes.

## II.

Quelle est donc cette femme qui s'avance craintive et mystérieuse dans la solitude des rues? Sa démarche est à la fois chancelante et précipitée; elle jette de tems à autre des regards inquiets derrière elle, comme si elle tremblait d'être poursuivie. Combien son émotion paraît vive et profonde! L'oreille qui s'approcherait de son cœur en entendrait les douloureux battemens. Elle tient sous un long voile je ne sais quel trésor qui doit lui être bien précieux, à en juger par les étreintes passionnées dont il est l'objet.

Pauvre créature! tu souffres donc beaucoup, pour que la sueur baigne ainsi tes traits altérés, pour ne pas lever les yeux une seule fois vers le dôme resplendissant qui couvre ton chemin! Ne sens-tu pas que la nature est belle et douce au cœur de l'être aimant? Toi si jeune encore, tu devrais éprouver le charme des sensations agréables et pures.

Mais les forces de la fugitive trahissent son courage, ses bras affaiblis vont peut-être laisser échapper l'objet qui captive



toute son attention, et un gémissement plaintif, un accent désolé, viennent frapper l'air. Elle frémit de son imprudence, refoule dans son cœur les cris de son désespoir, et ramenant sur elle son vêtement flottant, elle s'en couvre tout entière.

Alors elle se remet en marche; mais arrivée au détour de la rue Saint-Florentin, une patrouille que dans ses lugubres pensées la fugitive n'a point entendu venir, se trouve en face d'elle et lui barre le passage.

— Où vas-tu, citoyenne? demande l'un des soldats, la promenade à cette heure est suspecte.

— Je rentre chez moi, répond d'une manière presque inintelligible la tremblante jeune fille dont l'accent et les gestes révélaient la plus grande terreur.

— Pourquoi t'envelopper ainsi? tu es assez jolie pour laisser voir ton visage; mais qu'est-ce que tu tiens donc caché?

— Au nom du ciel, laisse-moi aller.

— Pas avant que tu n'aies dit ton nom, et montré ce que tu cherches à dérober à notre connaissance?

A cette injonction formelle la pauvre fugitive reste interdite, un tremblement soudain la saisit; elle voudrait trouver quelques-uns de ces mots qui persuadent et qui touchent, mais le désordre de ses pensées, l'effroi de son cœur ne le lui permettent pas.

— Eh bien! dit brutalement un autre de ces hommes, la citoyenne ne se décide pas, emmenons-la au corps-de-garde, elle sera plus à son aise pour nous faire voir ce qu'elle enveloppe avec tant de soin.

L'infortunée jette un cri plaintif, un nuage couvre ses yeux, et de ses mains défaillantes tombe le précieux fardeau.

Les soldats portent vers lui un avide regard, l'un d'eux soulève le lin qui dérobe encore à leur curiosité ce qu'ils ont hâte de connaître; il éclate d'un rire atroce! une tête sanglante roule sur le pavé?...

— Ah! ah! reprend le plus méchant de tous, voilà le bijou que tu prétendais

soustraire à notre examen. Nous ne te l'envions pas; mais comme il n'est point permis d'enlever ce qui appartient à la république, nous t'arrêtons afin que tu ailles rendre compte de ta conduite.

En achevant ces mots, il poussa rudement du pied la tête qui alla s'enfoncer dans la fange du ruisseau.

### III.

Félicie, on nommait ainsi la jeune fille, avait long-tems joui du destin que présageait son nom. L'affection, la vertu, la richesse charmèrent ses belles années. Un noble cœur vint au-devant du sien, ils s'entendirent, et le mot d'hymen fut prononcé comme garant de la sécurité dans le bonheur.

L'heureuse amie de Léon devait sous peu de jours être conduite à l'autel, quand tout-à-coup s'obscurcit l'horizon politique, la révolution éclata. Il fallut renoncer aux douces pensées d'amour, et songer à défendre sa vie. Léon ne put se justifier de sa naissance distinguée, de son immense fortune; et l'échafaud fut dressé pour lui.

C'était bien affreux pour Félicie de passer ainsi de l'ivresse du bonheur aux horreurs du désespoir; mais une idée est venue la ranimer. Elle accompagnera Léon jusqu'au terme de sa trop courte vie, et quand les yeux de son ami ne s'ouvriront plus sur elle, alors elle ira riche et suppliante s'agenouiller devant le bourreau en lui disant :

— Accordez-moi une tête chérie, et c'est pour vous tout cet or qui fatigue mes bras. Il se laissera gagner, puis elle reviendra rapportant les restes adorés de Léon auxquels sera consacré un autel dans l'appartement qui tant de fois entendit les doux sermens de la tendresse. Des parfums conserveront cette tête où ne se réfléchiront plus la vie ni l'amour, mais qui deviendra l'objet d'un culte douloureux.

Ce dessin reçut en partie son exécution; Félicie, soutenue par la fièvre et l'exalta-



tion, suivit constamment la charrette fatale, elle pressa la main que lui tendait son amant, recueillit sur ses lèvres la larme de pitié qui tomba des yeux de Léon.

Puis quand elle fut sortie du terrible cauchemar qui l'avait opprimée, tandis que, pâle, égarée, elle se tenait au pied de l'échafaud, elle courut auprès de l'exécuteur, baisa ses mains rouges encore, fit entendre le son de l'or, l'accent de la prière.

Le marché fut conclu !

Éperdue de ravissement et d'épouvante en tenant dans ses mains le dépôt cher et sacré, elle volait à sa demeure, mais elle n'atteignit pas l'asile dont sa délirante tendresse voulait faire un sanctuaire !

#### IV.

Conduite devant le tribunal révolutionnaire, Félicie répondit avec candeur et courage aux accusations portées contre elle. Des juges iniques lui firent un crime du témoignage extraordinaire de son ardent amour pour celui qui devait être son époux, ils prononcèrent son arrêt de mort.

En entendant cette sentence, un sourire céleste vint donner au beau visage de la victime une divine expression de bonheur, ses yeux noirs reprirent leur éclat, son teint s'anima de couleurs brillantes, elle leva vers le ciel un regard plein de reconnaissance et de joie, et murmura doucement :

— Mon Léon, mon ami, notre noce s'apprête dans le ciel.

JOSÉPHINE LE BASSU.

#### Littérature.

— *Le Secrétaire intime*. A ce titre d'un nouvel ouvrage, on retournerait peut-être le feuillet comme devant ces mille annonces qui frappent journellement nos regards, si le nom de Georges Sand ne venait, avec l'attraction de sa neuve et piquante renommée, rappeler spontanément

l'intérêt du lecteur. *Le Secrétaire intime*, précédé d'*Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, devait réussir dans le monde comme ces êtres qui, favorisés par le sort, se présentent entourés de richesses et d'illustres ancêtres. *Le Secrétaire intime* a, comme ses devanciers, obtenu la vogue dès son apparition dans le monde ; ce roman est précédé d'une notice qui montre le caractère de l'auteur sous une supériorité qui explique la nature de ses compositions. On peut en juger par l'extrait suivant :

« L'auteur voit aujourd'hui sans découragement et sans colère les récriminations de la critique. Quoiqu'il n'ait pas la prétention de moraliser son siècle, il comprend très-bien qu'on ne peut impunément effleurer, même par la poésie, les questions qui intéressent l'humanité tout entière. Il a vécu, il ne s'étonne pas de rencontrer sur sa route les vanités furieuses qui se croient insultées, les vices prudents et hypocrites qui se croient démasqués, les douleurs silencieuses et lâches qui n'osent s'avouer. Il sait très-bien qu'on ne peut toucher au feu sans se brûler les doigts.

» Il n'ignore pas qu'il y a dans la littérature purement humaine, qui prend le cœur avec ses extases et ses tortures pour sujet permanent de ses études et de ses inspirations, quelque chose d'austère et d'impitoyable qui doit blesser au vif les âmes vulgaires drapées dans le mensonge et la prudence. Ces âmes-là sont volontiers indulgentes pour le poète qui, dans son respect pour l'homme, s'abstient d'y toucher. Elles étourdissent de leur bruyante fanfare celui qui préfère aux peintures de la conscience la description des costumes et des paysages. Elle couronne glorieusement celui qui les amuse de ses récits dans les troubles, dans leurs plaisirs. Elles placent comme un demi-dieu sur un piédestal celui qui les laisse vivre à leur aise et qui ne va pas fouiller au fond de leurs mémoires pour remuer la fange qu'elles y ont amassée.



» Sans doute en éliminant l'homme tout entier du domaine de l'imagination, la poésie est d'une pratique plus facile et plus paisible. Sans doute les amitiés sont plus durables, les imaginations plus complaisantes pour celui qui sait donner à ses récits un caractère tellement impersonnel et désintéressé, que pas un ne se reconnaît dans le portrait de ses acteurs. Mais l'auteur s'est depuis long-tems résolu à ne jamais peindre que les spectacles qui ont éveillé ses sympathies. Il laisse aux plumes plus heureuses ou plus habiles le domaine de l'histoire : il craindrait de s'engager dans ce hardi pèlerinage au travers des siècles passés. Il s'en tient à ce qu'il a vu, aux émotions dont il a été le témoin, aux douleurs et aux espérances qu'il a pu comprendre. Il n'essaiera pas de réchauffer les cœurs qui battaient sous les armures aujourd'hui rouillées ; il se sent trop inhabile pour une tâche si périlleuse. »

— *Les Voyages du capitaine Basil Hall* publiés par Dumont (Palais-Royal) viennent d'être complétés par les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> volumes qui sont d'un très-grand intérêt. Cet ouvrage, digne de figurer auprès des romans de Cooper, est rempli des scènes les plus attachantes et de récits instructifs.

— *Cagliostro ou l'Intrigant et le Cardinal*, par l'auteur des *Mémoires de M<sup>me</sup> Dubarry* (chez Charles La Chapelle, rue St-Jacques), est un ouvrage rempli de détails historiques, encadrés dans la forme du roman, qui ajoutent à l'intérêt de cette piquante publication.

## PAUVRE FILLE,

ROMAN FATALISTE,

PAT M. VICTOR LEFLOCH \*.

En dépit du blâme et de tous les cris de quelques aristarques sévères, la *litté-*

\* Un volume in-8°, avec une vignette dessinée par Devéria. Prix : 7 fr. 50 c. Hippolyte Souverain, éditeur.

*rature facile*, non seulement ne perda aucun de ses vieux partisans, mais tous les jours encore fait de nouveaux prosélytes. Cela provient-il de la nature même de cette littérature ? En d'autres termes, est-ce par cela même qu'elle est facile que la presque unanimité des auteurs l'exploite ? Nos austères critiques, nos exceptionnels auteurs ne manqueront pas de le dire. Auront-ils tort ou raison ? Il faudrait plus que les lignes que nous consacrons à cet article pour répondre à cette question. Contentons-nous de signaler le fait, et laissons à chacun toute liberté pour en désigner la cause.

M. Victor Lefloch n'a pas eu peur des diatribes récentes, et il a hardiment inscrit son nom sur la liste des littérateurs souffletés. Il y a là un certain courage, et ce courage commanderait l'indulgence si M. Victor Lefloch en avait besoin.

Analysons d'abord succinctement son livre ; nous l'examinerons ensuite.

La Fère, petite ville, dont, par parenthèse, M. Victor Lefloch fait un tableau qui engagera peu de personnes à y porter leurs *dieux lares*, est tout agitée par une fête. Au milieu des groupes se dessine une belle et angélique figure de jeune fille bien naïve, bien gaie, bien heureuse. Son père est là aussi ; son front est sombre... et le soir même un voyage à Paris le sépare de sa fille. Huit jours se sont écoulés ; il revient, mais complètement ruiné par le jeu. Ici commencent les malheurs de Néiska, l'héroïne du livre ; ils se succèdent rapidement. Son père est sorti la nuit, assurément il s'est noyé ; un mois après, en effet, un corps pourri, défiguré, est retiré de l'eau. Néiska n'a donc plus de père.... sa mère meurt aussi. Orpheline, restée seule avec son frère, elle vient à Paris ; un homme la trompe ; devenue mère, abandonnée par cet homme, elle empoisonne sa fille, elle s'empoisonne elle-même ; mais des secours la conservent à la vie. Trompée de nouveau, elle court à la Seine pour s'y jeter ;



une patrouille la saisis ; pour éviter la prison, elle se recommande d'une femme chez laquelle elle a travaillé en arrivant à Paris, et qu'elle n'a pas vue depuis long-tems ; cette femme l'emmène chez elle..... son frère l'y rencontre..... et son frère, dans une furibonde indignation, la tue en la précipitant de la fenêtre d'un sixième étage... car cette maison, où était la jeune fille, était un cloaque impur, un égout immonde... Et lui-même, blessé d'abord en duel, se donne une mort atroce... tenant à la main un journal où il vient de lire le récit de l'exécution de son père guillotiné comme assassin !... son père ne s'était point noyé.

Voilà cette *fatalité* qui poursuit une famille, et qui fait le sujet du roman de M. Victor Lefloch. Nous ne reprocherons pas l'impie conclusion qu'il en a tirée ; nous ne chercherons pas non plus si ce sujet est neuf ou non ; nous nous arrêtons à l'exécution. C'est là que la critique doit se faire entendre. M. Victor Lefloch semble trop s'abandonner à une facilité naturelle ; il ne s'occupe pas assez de l'expression propre ; il court, il se hâte, et son style souffre parfois de cette précipitation qui exclut la réflexion. Boileau lui a dit pourtant fort sagement : *hâtez-vous lentement...* C'est un précepte qu'il a oublié et que son intérêt lui impose le devoir de suivre désormais. Sa narration sera moins saccadée, et le terme, mieux choisi, exprimera plus exactement la pensée. Somme toute, ce livre est intéressant à lire ; les péripéties plairont aux personnes qui aiment le terrible, et il suffirait d'un seul des derniers chapitres pour assurer ce succès qui réside dans une lecture recherchée des abonnés aux cabinets dits *littéraires*.

## EXPOSITION

DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

Enfin l'ovation qui devait couronner tous les efforts de notre industrie et les grands

préparatifs de la place de la Concorde, a eu lieu jeudi 1<sup>er</sup> mai. Les ouvriers avaient travaillé toute la nuit aux flambeaux afin que ce superbe établissement puisse être ouvert au public le jour de la fête du roi. Cependant, par une négligence qui tient un peu au caractère national, les exposans ayant envoyé leurs produits un peu tard, il s'en est suivi dans les premiers momens une confusion fâcheuse. Aujourd'hui tout s'est classé avec ordre, et, sous la teinte de jour agréable que produisent les stores de MM. Atramblé et Briot, nous avons pu nous arrêter avec le plus vif intérêt devant les petites cellules qui composent le pavillon où sont renfermés les tissus.

Ce pavillon est décoré avec un goût remarquable. Les fabriques de draps de Louviers, d'Elbœuf, d'Abbeville ; les schalls, les peaux préparées, les mousselines, les soies, les toiles peintes, sont rangés artistement de manière à faciliter la comparaison. Nous reviendrons avec détails sur toutes ces riches nouveautés.

Dans le pavillon destiné aux machines, on voit des inventions perfectionnées et quelques appareils qui attestent que nous sommes prêts à rivaliser avec le système des Anglais : des presses, des pompes, des instrumens aratoires, etc.

Le pavillon de la musique présente cent trente pianos, qui forment vraiment une superbe exposition. On en voit en palissandre, en acajou, en bois indigène ; il y en a de tous les systèmes, de toutes les formes ; c'est un magnifique musée spécial qui assure à l'industrie française la supériorité en ce genre. Ces pianos réunissent à eux seuls trois qualités essentielles, le perfectionnement du son, l'agrément des formes et le bon marché. On pourra se procurer d'excellens pianos pour 1,000 à 1,200 fr.

Les papiers peints montrent aussi de très-grands progrès dans la fabrication : ce sont de vraies lithographies, des tableaux charmans. L'or, l'argent, le velouté, s'y



entremêlent aux plus vives couleurs, et produisent des ensembles ravissans. Nous mettons aux prochains numéros les descriptions que nous offrira cette belle exposition.

### Théâtres.

— Les destinées de l'Opéra et de l'Opéra-Comique ont plus occupé l'attention publique, depuis un grand mois, que les événemens les plus graves de la politique; elles sont fixées pour long-tems, du moins on l'espère. Il paraît que M. Véron se retire avec 30,000 fr. de rente, dont *Robert-le-Diable* a fait en grande partie les frais, et cède le trône directorial à M. Mira, qui administre ce théâtre depuis long-tems. Quant à l'Opéra-Comique, la direction en a été confiée à M. Crosnier, ancien directeur de la Porte-Saint-Martin. On pense que l'ouverture aura lieu le 25 mai prochain, dans la salle décorée par les soins et sur les dessins fort remarquables de M. Chenavard.

— *Le Flagrant Délit*, au Vaudeville, est une plaisanterie anglaise qui aurait pu réussir complètement sans le dénouement, qui a blessé la susceptibilité du public avec quelque raison. C'est l'aventure d'un mari qui, ne se croyant pas aimé de sa femme, mais voulant faire son bonheur, et la croyant amoureuse d'un cousin, se donne un mal épouvantable pour les forcer à s'avouer leur passion, à se réunir. Fort heureusement pour l'époux, il s'explique avec sa compagne, et c'est lui que l'on surprend en flagrant délit. Comme ce

n'est pas encore un cas punissable, le cousin en est pour ses espérances, et les deux époux, instruits de l'affection mutuelle qu'ils ont l'un pour l'autre, ne se boudent plus et font bon ménage. Volnys joue fort bien le rôle de l'Anglais.

— Les jardins de Tivoli, que l'on dit ornés de la manière la plus remarquable, commencent à recevoir les promeneurs. Ils seront ouverts sous une administration nouvelle qui paraît ne rien négliger pour rendre ses fêtes aussi brillantes que par le passé.

— Le plus remarquable de nos journaux d'arts, *l'Artiste*, doit publier dans peu de tems une délicieuse gravure de Prévost, d'après un dessin de Decamps. Le sujet est *Sancho sur son âne*. La figure du grotesque écuyer de don Quichotte est admirable d'expression.

— M<sup>me</sup> Léontine-Volnys est accouchée d'une jolie petite fille qui, sans doute, continuera la brillante réputation de sa mère. On a remarqué que, dans le même moment, trois générations de cette famille étaient au théâtre. M<sup>me</sup> Rousselois, l'aïeule, à Bruxelles; M<sup>me</sup> Fay à Paris; et M<sup>me</sup> Léontine-Volnys au Gymnase. Cette actrice, trois ou quatre jours avant son accouchement, a créé le rôle de Marie-Antoinette, dans un drame nouveau en deux actes, intitulé *Salvoisy ou l'Amoureux de la Reine*, qui a eu du succès, et dont on avait voulu arrêter la représentation, bien que cet ouvrage n'offre aucune inconvenance. Le rôle de l'amoureux est tracé avec bonheur et bien joué par un nouvel acteur, nommé Saint-Aubin, engagé depuis peu au Gymnase.

*A ce Numéro est jointe la planche 1060.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUTRÉ, SUCCESSEUR DE SONTÈRE, RUE S'-LOUIS, n° 46, AU MARAIS







*Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

*Modos de Long champs.*

*Chapeau en gros de Naples orné de fleurs et d'un voile en tulle blanche.*

*Blancet en blonde Robe en foulard.*

Messrs. J. & J. Fuller N.º 34 Rathbone Place, London